

Le 25 août au matin, Roger reprenait sa place au combat.

La préfecture était devenue une ruche politique solidement gardée où siégeaient, en permanence, une commission préfectorale, un comité départemental de libération, un conseil municipal.

Nous autres, on nous laissait les quais de Loire, le château et la mairie, la Sologne même, si nous en avions envie, enfin, tous les espaces glorieux où l'action remplaçait la délibération.

Je connaissais surtout le C.D.L., dans lequel siégeaient plusieurs camarades de notre B.R. clandestin, Jacques François, Lucien Jardel et Mireille Degarde. Lucien fut nommé vice-président du C.D.L., les socialistes assurant la présidence et la seconde vice-présidence étant attribuée à Théo. Je comprenais mal que nous soyons si peu représentés, alors que nos effectifs de combattants s'élevaient à 80% des forces. Fays, à qui je posais la question, me répondit que nous devions être unitaires pour deux. Or, lui-même était un politique d'un niveau remarquable et servait comme combattant, ne siégeant dans aucun organisme officiel, malgré son passé de résistant et d'organisateur. Je conçus pour ce camarade un grand respect pour ses convictions, son courage et sa modestie. Il jouissait d'ailleurs auprès des combattants d'une autorité naturelle qui n'aura d'égale que celle de Judes. En deux années, j'avais appris à connaître le fond véritable de sa personnalité que je ressentais plus intimement depuis que nous nous battions au grand jour.

Ce dont je puis témoigner, devant l'Histoire, c'est que si Blois connut en août 44 une libération exemplaire, avec des forces unifiées, un pouvoir centralisé et obéi, si nos armes ne rendirent pas les jugements expéditifs qui pouvaient se concevoir, ce n'est pas à la police vichyste reconvertie ou aux personnalités officielles que nous en étions redevables, mais à un homme modeste et efficace, dessinateur industriel, révolutionnaire sincère et éclairé, que les combattants désignaient du nom de Lieutenant Lafaye.

Je conserverai le souvenir d'un homme jeune, au visage émacié, au regard brûlant d'intelligence et de fièvre, au sourire triste, se sachant condamné par la maladie. Il mourut jeune, durant nos lendemains qui s'essayaient de chanter.